



CLASSIQUES
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 22, 1966 – 2, p. 5-7

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15664-2.p.0013](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15664-2.p.0013)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1966. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

où est placée ma vie passagère ; des rouages de l'autre grand univers au centre des sphères, je me remettrais avec patience à la Volonté du Père.

Mais toute Eglise part, comme d'un fait simple et acquis, d'un Credo gratuit, sans preuves, et indiscutable. Et quel esprit loyal peut dire : « Je crois », par complaisance, ou même par désir, par espérance et par crainte ?

Je ne nie pas. Je suis toujours dans une position d'attente. J'ai tout fait pour que la porte s'ouvre. Et voyez, je revis en ce moment le travail qui s'est fait dans l'âme d'angoisse et d'aspiration ardente de Péguy, et la réponse qu'elle a reçue. Je tâche de l'exprimer avec respect et sympathie, fidèlement. Mais pour les autres je suis l'entrebailleur de portes, je n'entre pas. Le Christophe qui porte l'enfant, qu'il ne voit pas. Ce que je vois bien, c'est le fleuve, ses sables et ses rochers. Et c'est la dure peine de la traversée. Mais c'est aussi cette force qui m'a toujours, en dépit de tout, empêché de m'abandonner et de tomber. J'approche de l'autre rive. J'y touche presque. J'ai passé. Puissé-je avoir du moins passé d'autres plus faibles sur mon dos.

Votre écrit sur la maladie m'a profondément touché. C'est une sévère compagne, que nous connaissons tous les deux. Elle ne m'a guère quitté pendant une partie de ma vie. Mon enfance a déjà (mot illisible) son ombre. Ça a été pour moi une lutte de Jacob avec l'Ange.

Et je ne puis pas dire que j'aime l'Ange. Mais je sais bien qu'il m'a cruellement aidé à être ce que je suis. Il y a des jours de faiblesse où je le regrette. Le bonheur et la santé.

La lettre est incomplète, mais l'essentiel est dit. L'attitude de Romain Rolland était trop loyale pour que Claudel, parfois un peu brutal en ce domaine, ne s'inclinât pas. « L'obscurité de l'appel, écrira-t-il plus tard, pour lui comme pour Beethoven, ne fut que l'aiguillon du désir et de la recherche ». Entre eux, le dialogue pouvait reprendre.

Jacques Petit.

En marge des livres

Georges CATAUI : *Orphisme et prophétie chez les poètes français*. La symbolique de Claudel, pp. 181-229. Paris, Plon, 1965.

Ce livre est l'un des plus attachants et des plus suggestifs que nous ait donné M. Georges Cattai. Recueil d'études sur Hugo, Nerval, Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud et Valéry, ce volume s'achève sur une cinquantaine de pages réunies sous le titre : *La symbolique de Claudel*.

Nous ne pouvons insister sur le propos général de l'ouvrage qui se propose d'approcher « l'expérience sacrée telle qu'elle s'accomplit chez chacun des poètes... et les formes singulières par lesquelles ils essayent de l'interpréter ou de l'exploiter poétiquement ». Peut-être « pourrait-on trouver chez tous, au fond de tous, sous des formes infiniment variées la même horreur sacrée (les Anglais diraient *Awe*), la même appréhension du divin (indifféremment céleste ou souterrain) ». Nous n'insisterons pas non plus sur la démarche chère à Cattai qui consiste — ne le confesse-t-il pas en citant une remarque de G. Poulet ? — à « rappeler ces analogies plutôt qu'à discerner ce qu'elles déguisent, et qui est parfois fort différent ». L'on peut, devant tel ou tel rapprochement ou bien rester sur les affinités suggérées ou bien en rechercher le bien fondé, convertir l'analogie en problème. Ainsi des points de rencontre entre Claudel, Goethe, Wagner, l'esthétique baroque et l'œuvre de Gérard Manley Hopkins.

Cependant ces affinités auxquelles s'attache G. Cattai nous valent de belles analyses et de précieuses remarques comme celle-ci dont on aimerait poursuivre l'examen :

« Au rebours du théâtre classique, où le temps s'accélère au cours de

la tragédie, le *tempo* de Claudel est comme celui de Wagner : le temps s'arrête et s'abolit. »

Dans l'étude de l'œuvre l'accent est mis sur les valeurs de *composition*, « non par exclusive des hasards et des paradoxes » mais par leur intégration. Ainsi peu à peu, « n'ayant jamais cessé d'adorer le principe qui est au travail dans ce gâchis », Claudel nous propose à l'image de la création « un rassemblement de paraboles et de significations ».

Le lecteur en suivra le commentaire en ces passages où il est fait appel à des conversations ainsi qu'à des fragments de correspondance avec Claudel.

Si l'on peut dire que la prophétie est l'annonce voilée du sens, le terme de prophétie nous paraît plus propre à l'œuvre de Claudel que celui d'orphisme. Mais là encore Georges Cattani, sensible à l'analogie dans l'inspiration et dans certains thèmes, ne voudrait sans doute pas les séparer.

Charles GALPÉRINE.

Pierre CLAUDEL : *Paul Claudel*. Bloud et Gay, Paris, 1965. 212 pages.

Ce livre est avant tout un témoignage. Dans une introduction d'une cinquantaine de pages, Pierre Claudel présente certes les grands thèmes de l'œuvre de son père mais il nous est précieux de ne jamais les voir séparés de la vie de Claudel. La courbe et le dessein de cette existence nous sont restitués, animés, ravivés, par le souvenir de « cette extraordinaire présence ». L'ouvrage atteint la simplicité du récit et la hauteur d'une méditation sur la vie et l'œuvre où le ton si juste, la présentation singulièrement nette, les citations fort heureuses s'accompagnent sans aucune ostentation, aucune fausse nuance sentimentale d'une émotion qui, dissimulée par l'humour, n'en atteint que plus fortement le lecteur.

L'œuvre et la vie disions-nous sont portées par l'image du fleuve, si chère à Claudel, le fleuve qui s'échappe d'une source mais ensuite « s'extravase et s'ouvre comme de lui-même dans la lumière mélangée aux eaux innombrables de la mer ».

Conduit par l'image et le symbole, Pierre Claudel n'a pas de peine à nous décrire ou à situer les étapes de cette longue vie dont les drames, rappelle-t-il opportunément « n'ont jamais été que des engins plus ou moins compliqués destinés à l'épuisement de la conversation intérieure ». Il n'y a pas que les drames, mais aussi les pages sur Villeneuve, sur l'atmosphère familiale des années de la maturité, la longue méditation dans la paix de Brangues. Il faut relire ces notations toutes simples mais qui émeuvent d'autant plus profondément :

On vivait auprès de lui en plein mystère, c'est-à-dire dans une réalité supérieure et plus belle que celle qui nous entourait, une réalité à laquelle son rire et ses observations conféraient un caractère fabuleux et parfois sublime. Pour nous c'était une compagnie merveilleuse que celle de ce père affectueux, silencieux, tour à tour grave et enjoué, de ce poète « rêvant, partant, revenant à vous, écoutant, n'écoutant plus ». Le temps passait sous ses pieds comme une mesure avec laquelle il savait garder l'accord et il n'était parole avec lui qui n'ouvrit sur une perspective, dégageant en toutes choses la valeur relative de ce qu'il appelait « la valeur permanente, durable, éternelle... au lieu de faire comme Béhémot sa litière et son fumier des rayons du soleil ».

Ne laissons pas croire toutefois qu'il n'y ait là qu'un admirable témoignage ; les notations abondent, sur le sens des drames, des poèmes, sur telle notion, celle de matière, par exemple où Claudel est rapproché de Bergson et opposé à Teilhard de Chardin.

La seconde partie du volume comprend une chronologie, des documents iconographiques et un excellent choix de textes qui reprend les principales

étapes de l'introduction. Il faut signaler le beau texte inédit d'Emmaüs II, page 203.

Reste une seule question, non point de désaccord, mais de terminologie. Fallait-il à propos de la méditation de Claudel sur le *Livre de Job* parler de « l'angoisse claudélienne » ? Pierre Claudel désirait, à très juste titre, souligner l'importance du problème du mal dans la pensée de son père. S'agit-il véritablement d'une angoisse ? et s'il faut garder le terme, de quelle angoisse s'agit-il ? L'interpellation véhémement de Dieu, le sens du mal chez Claudel usé et abusé ?

Charles GALPÉRINE.

Paul Claudel, le Regard en arrière (Quelques drames et leurs versions successives). Textes réunis et présentés par Jacques PETIT. Revue des Lettres Modernes n° 114-116. Paris, M.-J. Minard, 1965. 136 pages.

Cette nouvelle livraison claudélienne de la *Revue des Lettres Modernes* nous apporte les mêmes satisfactions que la précédente, consacrée à l'étude de *quelques influences formatrices* : on appréciera cette fois encore la solidité des articles et l'ingéniosité avec laquelle a été composé le recueil : il ne pouvait être question d'étudier dans ces quelque cent pages toutes les « nouvelles versions » des drames claudéliens ; aussi Jacques Petit a-t-il préféré choisir quelques exemples particulièrement significatifs, avec un souci remarquable de varier les points de vue et d'éviter ainsi toute redite et toute monotonie. Lui-même introduit ces études par un article où il envisage avec l'information parfaite qu'on lui connaît et un sens aigu de la synthèse « les aspects de la création claudélienne que révèle ou éclaire cette habitude, et l'évolution, sensible dans ces secondes versions, de la reprise de *Tête d'Or* à celle de *Partage de Midi* et de *L'Echange* ». Soucieux de « substituer une explication » à un débat subjectif et souvent mal engagé sur la valeur de ces tardives refontes, il dessine d'un trait sûr toute la courbe du théâtre claudélien qui, parti d'un lyrisme symbolique, devient de plus en plus dramatique avant d'évoluer vers une « parabole » explicative.

Deux travaux universitaires dirigés par Jacques Petit à la Faculté de Besançon, véritable foyer d'études claudéliennes, analysent *Tête d'Or 1889 et 1894* et *La Réhabilitation de Mara* depuis la première *Jeune Fille Violaine* jusqu'à la dernière *Annonce faite à Marie* ; recherches sérieuses et intéressantes qui, sans apporter de surprises, précisent cependant avec bonheur l'évolution qu'elles étudient ; et leurs auteurs, Mlles Floriane Paoletti et Jacqueline Broillard, méritent d'être félicitées une seconde fois pour avoir su résumer leurs travaux avec une concision qui n'enlève rien à leur clarté et à leur équilibre.

Plus intéressante encore est l'étude que consacre Pierre Brunel à *Tête d'Or 1949* parce que cet « étrange monstre » de la création claudélienne est encore mal connu et que son échec est des plus significatifs de la distance qui s'était creusée entre Claudel et ses premières œuvres et de l'évolution de ses conceptions dramatiques : comme l'est aussi *La Lune à la recherche d'elle-même*, étrange relecture de *L'endormie*, qu'analyse une note pertinente de Jacques Petit. H.A. Waters nous livre de solides et sereines réflexions *A propos de la seconde version de L'Echange*, elle aussi très controversée, et J.-P. Kempf étudie brièvement le second dénouement de *L'Otage* qui appelle peut-être quelques éclaircissements ; nous avouons ne pas bien comprendre pourquoi les « nécessités dramatiques » auraient à elles seules obligé Claudel à substituer Turelure à l'Abbé Badilon auprès de Sygne agonisante : ne serait-ce pas plutôt que Claudel travaille alors au *Pain dur*, dans les heures sombres que l'on sait, et qu'il ne lui paraît plus, d'autre part, nécessaire que ce premier drame de la Trilogie, dont la conception d'ensemble s'est précisée entre temps, comporte un véritable « dénouement » ?

J 30-NOV 1965 SEGRESTAA.